

Médecin et immunologiste

# Maxime Seligmann

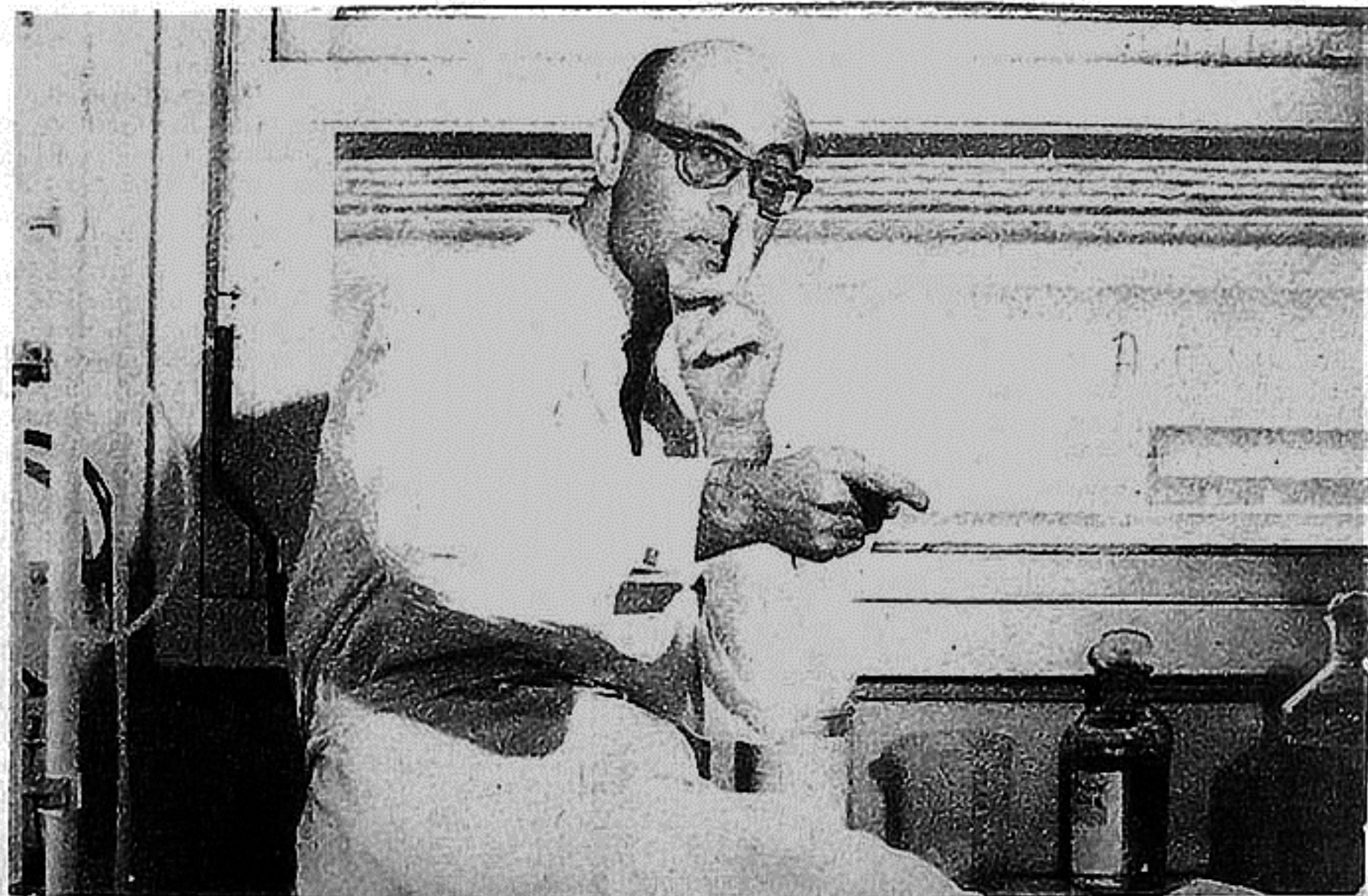
**L**e professeur Maxime Seligmann est mort, lundi 26 avril, à l'âge de 83 ans. « C'était l'homme qui a quasiment créé et qui a développé l'immunologie en France. Il y avait bien des immunologistes à l'Institut Pasteur, où il a débuté sa carrière de chercheur au milieu des années 1950, mais il a fondé le premier laboratoire d'immunologie clinique à l'hôpital

**14 mars 1927** Naissance à Paris  
**1971-1996** Professeur d'immunologie à l'université Paris-VII  
**1971-1987** Chef du service d'immunologie et d'hématologie de l'hôpital Saint-Louis (Paris) et directeur de l'U108 de l'Inserm  
**1988-1997** Président du Comité de coordination européen des essais sur le sida  
**26 avril 2010** Mort à Paris

*Saint-Louis. De même, il réussit à la faire reconnaître comme une discipline à part entière par le Conseil national des universités»,* explique le professeur Jean-Claude Brouet, qui fut le successeur de Maxime Seligmann à Saint-Louis, dans le service d'immuno-hématologie aujourd'hui dirigé par le professeur Jean-Paul Fermand.

Parisien de naissance, Maxime Seligmann commence ses études au lycée Janson-de-Sailly, mais, en raison de la guerre, doit les poursuivre d'abord à Orléans puis en zone libre, à Aix-en-Provence et Grenoble. Son père est membre de la Résistance. Le jeune Maxime passe dans la clandestinité et entre lui aussi dans un réseau de Résistance en 1943, ce qui ne l'empêchera pas, à l'automne 1944, d'être reçu au baccalauréat mathématiques élémentaires. Il recevra la croix de guerre 1939-1945 et sera fait officier de la Légion d'honneur.

De retour à Paris, Maxime Seligmann s'inscrit à la faculté de médecine, un choix auquel n'est pas étrangère l'influence de Robert Debré, qui est un ami de sa famille.



Le professeur à la fin des années 1970. DR

Il devient interne des hôpitaux de Paris en 1951, avant d'obtenir son diplôme de docteur en médecine en 1955. Il entre alors au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) comme chercheur en immunologie dans le laboratoire de Pierre Grabar, à l'Institut Pasteur. En 1957, il rejoint comme assistant le professeur Jean Bernard à l'hôpital Saint-Louis. Il est nommé professeur agrégé en 1961, menant de front sa triple activité de médecin, de chercheur et d'enseignant.

« Sa production scientifique essentielle date d'avant les années 1990, note le professeur Patrick Yéni, chef du service des maladies infectieuses et tropicales de l'hôpital Bichat (Paris). C'est le cas pour ses travaux

sur l'auto-immunité, un domaine où il a fait beaucoup de découvertes, notamment l'existence d'anticorps dirigés contre l'ADN chez des malades atteints d'un lupus érythémateux disséminé. Il s'est aussi distingué dans l'étude des immunoglobulines dans les syndromes lymphoprolifératifs [proliférations de cellules d'origine lymphoïdes : leucémies lymphoïdes, lymphomes, myélome...]. Il a identifié une maladie touchant les chaînes légères des immunoglobulines, ce qui l'a propulsé au premier plan international. »

Cela ne l'empêchera pas d'occuper, de 1981 à 1983, les fonctions de chargé de mission au cabinet d'Alain Savary, ministre de l'éducation nationale, dont il était le voisin

en Seine-et-Marne et ami. Maxime Seligmann met un terme à ses activités de recherche à l'Inserm, au CNRS et à l'université Paris-VII en 1988, quitte le poste de chef de service à l'hôpital Saint-Louis en 1993, et cesse ses fonctions universitaires à Paris-VII en 1996.

## « Patron à l'ancienne mode »

Mais sa retraite ne fut pas oisive. De 1989 à 1993, il préside le conseil scientifique de l'Agence nationale de recherches sur le sida et, de 1988 à 1997, le réseau européen des essais cliniques dans l'infection par le VIH. A ce titre, il concevra et coordonnera le premier essai franco-britannique Concorde sur l'utilisation précoce de l'AZT,

le premier médicament anti-VIH, publié en 1994 dans *The Lancet*, ainsi que d'autres essais français ou européens de première importance.

« Le plus frappant était sa capacité à s'étonner, sa curiosité. Pour sa découverte sur la maladie des chaînes légères, il était parti, comme souvent, du cas d'un malade et se demandait pourquoi il avait telle et telle manifestation, avant d'en découvrir le mécanisme et de systématiser son raisonnement et d'établir des règles. Il avait une rigueur intellectuelle exceptionnelle et un sens de l'intérêt collectif. C'était un patron à l'ancienne mode, capable de monter des équipes sur les sujets les plus pointus, très exigeant et très direct. Vous saviez très vite si vous étiez admis dans le sésame. Il n'était pas du tout diplomate et s'est fait une tonne d'ennemis pour cela », analyse Patrick Yéni.

Un avis partagé par Jean-Claude Brouet : « Il était animé par la volonté de comprendre et avait une grande ténacité : il a travaillé sur la maladie des chaînes légères des immunoglobulines de 1966 à 1995. Son raisonnement médical, partant du malade pour revenir ensuite à l'immunologie fondamentale, n'était pas très évident dans les années 1970 et ne l'est toujours pas aujourd'hui. Lui savait se donner les moyens d'éclaircir les problèmes qu'il se posait. »

Brillant intellectuellement, il était adepte des joutes oratoires avec les personnes de son calibre, mais aussi un organisateur remarquable. « Ses élèves n'avaient pas à s'occuper des questions matérielles et pouvaient se consacrer à leurs sujets de recherche. Il a laissé une marque sur trois générations. J'ai été très surpris de recevoir des coups de téléphone d'immunologistes quadragénaires qui me disaient avoir le sentiment d'avoir perdu quelqu'un alors qu'ils n'avaient passé que six mois comme interne ou une ou deux années comme chef de clinique auprès de lui », rapporte Jean-Claude Brouet.

Maxime Seligmann était membre, depuis 2001, du Comité consultatif national d'éthique. ■

Paul Benkimoun